

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

# L'ÉCHO

DU

## Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol III

Montréal, (Bas-Canada) 5 Octobre 1861

No. 39.

SOMMAIRE.—Poésie : Un tout petit enfant à son ange gardien.—Chronique.—Excellence des Mathématiques, par M. D. Girouard.—Un Empereur d'Allemagne et un maréchal-ferrant.—On peut souvent se tirer d'un mauvais pas avec un mot d'esprit.—Bravoure et intrépidité du soldat français.—Épithètes.—Bibliographie : *La clef de la Science*.

### POÉSIE.

#### Un tout petit enfant à son ange gardien.

REFRAIN.

Ange du bon Dieu,  
Ami de l'enfance,  
Veille à ma défense,  
Ange du bon Dieu.

C'est ton aile blanche  
C'est ton front si beau,  
Qui sur moi se penche,  
Aux bords du berceau.

C'est ta main, je pense,  
Qui le soir, encor  
Doucement balance  
L'enfant qui s'endort.

Sois près de ma couche  
Quand la nuit j'ai peur ;  
Qu'un mot de ta bouche  
Rassure mon cœur.

Je vois dans mon rêve  
Ton beau voile bleu ;  
Il me prend, m'enlève  
Tout près du bon Dieu.

Ton doigt me réveille,  
Dès que le jour luit ;  
Ta voix me conseille,  
Ta main me conduit.

Quand ma bonne mère,  
Unis mes deux mains,  
Dis-moi la prière  
Que faisaient les Saints.

Arrache l'épine  
Le long du chemin ;  
Près de la ravine,  
Donne-moi la main.

Ange tout aimable,  
Quand le soir j'ai faim,  
Sois près de la table,  
Et bénis mon pain.

Reçois ma prière,  
Et, d'un soin pieux,  
Porte-la, bon frère,  
Aux frères des cieux.

Porte mon offrande  
À Jésus enfant :  
Mon cœur qu'il demande  
Mon cœur qu'il attend.

Quand tu vois Marie,  
Ange mon Gardien,  
Dis-lui, je t'en prie,  
Que je l'aime bien.

Et chaque semaine,  
Le jour du bon Dieu,  
Que ta main me mène  
Prier au saint lieu.

Offre ma louange  
À mes saints patrons,  
Et dis-leur, bel Ange,  
Que j'ai leurs doux noms.

Quand d'une blessure  
Je sens les douleurs,  
Viens, je t'en conjure,  
Et sèche mes pleurs.

Qu'à ma dernière heure  
Présenté par toi  
J'entre en la demeure  
Du Souverain Roi.

Mets-moi sous ton aile,  
En ce jour heureux ;  
Que ta main fidèle  
Me conduise aux cieux.

Ange du bon Dieu,  
Ami de l'enfance,  
Veille à ma défense,  
Ange du bon Dieu.

ISIDORE GENNEAU,  
Elève de Philosophie.

### CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—La Syrie et le chant des victimes.—Les Litanies de la Pologne.—XIXe volume de l'histoire du Consulat et de l'Empire.—Translation des restes de Mgr. MacDonell.—Séance du Cabinet de Lecture Paroissial.

Aux dernières nouvelles, la Syrie possédait une tranquillité relative, les Druzes ; tenus en respect par le voisinage de l'escadre française, semblent avoir renoncé, pour le moment, à leurs projets sanguinaires. La récolte est très-belle et permettra au moins aux pauvres victimes de ne pas mourir de faim ; la souscription faite en Europe a été distribuée avec intelligence, et employée à rebâtir des Ecoles, des Eglises et plusieurs des maisons détruites.

Mr. de Lavigerie, jeune prêtre du diocèse de Paris et professeur d'histoire Ecclésiastique à la Sorbonne, chargé de porter les aumônes en Syrie, s'est acquitté de ce soin, à la satisfaction universelle des Maronites, qui l'ont comblé de bénédictions. Depuis ce temps, il est revenu en France, a été décoré de l'Ordre de la Légion d'Honneur, et dans l'intervalle, la place de l'Auditeur français au Conseil de *la Rote*, à Rome, étant devenue vacante, en récompense de son zèle et de ses généreux services, il a été désigné, dit-on, sur la demande même du Souverain Pontife. Il remplace Mgr. de la Tour d'Auvergne, descendant du grand Turenne, qui vient d'être nommé Coadjuteur de l'Archevêque de Bourges.

Mr. de Lavigerie a publié dans l'intervalle de ses différents voyages en Orient, une *Revue* destinée à constater les faits relatifs à la situation des Maronites, et aux progrès du Christianisme en Orient.

Un nombre assez considérable d'exemplaires de cette

*Revue de l'Orient* a été envoyé à Montréal, et se trouve chez les principaux libraires.

Nous pensons faire plaisir à nos lecteurs en en détachant une pièce originale.

C'est un chant patriotique sur les massacres de Damas, composé par les Elèves arabes du collège tenu par les Lazaristes, dans la ville de Ghazir.

C'est l'expression touchante d'une douleur qui mérite de trouver toute sympathie dans les âmes chrétiennes :

ELÉGIE SUR LA RUINE DE DAMAS, PAR LES ÉLÈVES DU COLLÈGE DE GHAZIR.

(Traduit de l'Arabe.)

I.

O voyageur, si tu parcours en tous sens, les rues de Damas, en vain tu demanderas s'il est encore debout quelque demeure des enfants de Dieu... hélas! la paix régnait; et l'ouragan a éclaté, sans être attendu; et le glaive a frappé des têtes innocentes.

II.

Amis! quelquefois dans votre vie, avez-vous vu Damas? Vos yeux ont-ils quelquefois contemplé son aspect resplendissant? Hé bien! elle s'est couverte d'un habit de deuil; ses enfants ont péri sous le tranchant de l'épée, et des tourbillons de flammes ont dévoré ses palais.

III.

Demandez où sont ses pontifes, où sont ses nobles; demandez où sont ses temples, chefs-d'œuvre par lesquels nous avons surpassé les chefs-d'œuvre de nos pères; où sont les dons brillants des rois chrétiens?

IV.

Les demeures qui restent n'en sont plus: ce sont des monceaux de cendres, des murs noirs qui sont comme les vêtements de deuil de la cité détruite. Tant de malheurs attendraient les rochers eux-mêmes: le soleil en a pâli.

V.

Gardez vos larmes pour pleurer sur ces milliers de cadavres mutilés. Que de têtes sanglantes! Que de membres épars! Que de victimes dépecées par la rage des tigres!

VI.

Le sol a été jonché de cadavres, et le Barada a roulé des eaux de sang. Le ciel et la terre criaient assez. Mais la soif des fils d'Agar ne peut s'assouvir.

VII.

Les prêtres ont été égorgés sur les autels du Très-Haut; leur sang a coulé avec le sang du Sauveur. Les sanctuaires étaient d'abord changés en demeures de morts; mais bientôt la flamme en a fait des bûchers où ont été consumés des holocaustes. On ne voit plus ces temples où, le matin, retentissaient les louanges de Jéhovah. On en parle encore: c'est ce qui en reste; encore quelques jours, et le souvenir s'évanouira comme s'évanouit le son, comme s'évanouit l'étoile de la nuit.

VIII.

Comment l'erreur de l'Islamisme a-t-elle pu éteindre le brillant flambeau de la Foi; comment le Croissant a-t-il pu triompher de la Croix de Victoire?

IX.

Que ne puis-je pénétrer dans les impénétrables conseils de Dieu! Quels sont ses desseins contre ce siècle d'injustices et contre le tyran barbare? L'Orient verra-t-il luire le jour de la délivrance, secouera-t-il le joug de fer de ses oppresseurs?

X.

O Damas, ô ma délicieuse patrie, loin de toi je meurs de douleur; ô mon âme, que n'as-tu brisé les liens de ton corps avant d'avoir vu tant de malheurs? Damas, tes malheurs n'ont d'égaux que les malheurs de Der-el-Kamar.

XI.

La barbarie des Turcs s'est illustrée en ces temps, et l'horreur de cette journée a épouvanté l'univers. Toujours nous te saluons, ô reine de l'Orient; toujours pour toi nos cœurs sont embrasés d'amour; ton souvenir ne peut s'effacer de notre mémoire, quoique ici dans ces montagnes nous goûtions les délices de la paix sous la protection de la France et à l'abri de son épée. Nous sera-t-il donné un jour de rentrer dans ton sein? nous sera-t-il permis de jeter sur toi un dernier regard avant les trépas? O France! c'est à toi seule que s'adressent ces lamentations, en toi seule sont nos espérances.

L'Eglise a encore d'autres larmes à essayer, nous avons déjà parlé de l'attitude de la Pologne devant ses oppresseurs. Nous n'avons pas à juger sa conduite, et ses manifestations: nous savons seulement que les Polonais sont, en ce moment, intimement unis à leur clergé, et qu'ils ne font rien que par l'avis pesé et réfléchi de leurs saints Prélats.

Mr. de Montalembert a publié la prière qui retentit partout en ce moment en Pologne, il l'a entendue lui-même dans le voyage qu'il a fait récemment à Varsovie, après avoir visité la Hongrie et la Lithuanie.

Voici le chant qu'il a recueilli lui-même et qu'il a rapporté.

“ Seigneur Dieu, toi qui durant tant de siècles entouras la Pologne de splendeur, de puissance et de gloire; toi qui la couvrais alors de ton bouclier paternel; toi qui détournas si longtemps les fléaux dont elle a été enfin accablée, Seigneur, prosternés devant tes autels, nous t'en conjurons, rends-nous notre patrie, rends-nous notre liberté!

“ Seigneur Dieu, toi qui, plus tard, ému de notre ruine, as protégé les champions de la plus sainte des causes; toi qui leur a donné le monde entier pour témoin de leur courage, et fait grandir leur gloire au sein même de leurs calamités; Seigneur, prosternés devant tes autels, nous t'en conjurons, rends-nous la patrie, rends-nous la liberté!

“ Seigneur Dieu, toi dont le bras juste et vengeur brise en un clin d'œil les sceptres et les glaives des maîtres du monde, mets à néant les desseins et les œuvres des pervers, relève l'espérance dans notre âme polonaise; rends-nous la patrie, Seigneur, rends-nous la liberté!

“ Dieu très-saint, dont un seul mot peut en un instant nous ressusciter, daigne arracher le peuple polonais à une dure oppression, et daigne bénir les ardeurs

de notre jeunesse, rends-nous, Seigneur, rends-nous la patrie, rends-nous la liberté !

“ Dieu très-saint, au nom des plaies saignantes du Christ, daigne ouvrir la lumière éternelle à nos frères opprimés ; daigne accepter l’offrande de nos larmes et de nos chants funèbres ; rends-nous la patrie, rends-nous, Seigneur, la liberté !

“ Dieu très-saint, il n’y a pas encore un siècle que la liberté a disparu de la terre polonaise, et, pour la regagner, notre sang a coulé par torrents ; mais, s’il en coûte tant de perdre la patrie de ce monde, ah ! combien doivent trembler ceux qui perdront la patrie éternelle !

“ Prosternés devant tes autels, nous t’en conjurons, Seigneur Dieu, rends-nous la patrie, rends-nous la liberté !”

M. Thiers aura bientôt terminé son grand ouvrage de *Histoire du Consulat et de l’Empire*. Cette histoire, comme chacun sait, demande à être lue avec réserve, et en se mettant en garde contre bien des opinions de l’auteur ; mais il est certain qu’au point de vue de la pensée comme à celui du style, elle renferme de belles pages et des appréciations d’une forte et saine raison.

Le XIXe volume parle du retour de l’île d’Elbe, et il le raconte avec une dignité et une hauteur de vues, qui ne se laisse pas enthousiasmer par le succès, mais qui sait soumettre les événements, avant tout, à l’appréciation morale.

M. Thiers blâme le coup de désespoir d’un grand homme, contre les dispositions de la Providence, mais en même temps il sait intéresser au héros, écrasé sous sa malheureuse destinée. Nous allons citer trois passages qui donneront une idée de la grande manière dont M. Thiers sait traiter les faits, et qui rappelle les grands historiens de l’antiquité.

Napoléon, à l’île d’Elbe, après y avoir longtemps songé, se résout à passer en France, mais n’en ayant encore parlé à personne, il veut d’abord prendre conseil de sa mère :

“ Gardant son secret pour lui seul, dit M. Thiers, Napoléon s’en ouvrit cependant à sa mère. “ Je ne puis, lui dit-il, mourir dans cette île et terminer ma carrière dans un repos qui serait peu digne de moi. D’ailleurs faute d’argent, je serais bientôt seul ici, et dès lors exposé à toutes les violences de mes nombreux ennemis. La France est agitée ; les Bourbons ont soulevé contre eux, toutes les convictions et tous les intérêts attachés à la révolution. L’armée me désire ; tout me fait espérer qu’à ma vue elle volera vers moi. Je puis, sans doute, rencontrer sur mon chemin, un obstacle imprévu ; je puis rencontrer un officier fidèle aux Bourbons qui arrête l’élan des troupes, et alors je succomberai en quelques heures. Cette fin vaut mieux qu’un séjour prolongé dans cette île avec l’avenir qui m’attend. Je veux donc partir et tenter encore une fois la fortune. Quel est votre avis, ma mère ?

“ Cette énergique femme éprouva un saisissement en écoutant cette confidence, et recula d’effroi, car elle comprenait que son fils, malgré sa gloire, pourrait bien expirer sur les côtes de France comme un malfaiteur vulgaire. “ Laissez-moi, lui répondit-elle, être mère un

moment, et je vous dirai ensuite mon sentiment.” Elle se recueillit, garda quelque temps le silence, puis d’un ton ferme et inspiré :

“ Partez, mon fils, dit-elle, partez et suivez votre destinée. Vous échouerez peut-être, et votre mort suivra de près une tentative manquée ; mais vous ne pouvez demeurer ici, je le vois avec douleur ; du reste, espérons que Dieu qui vous a protégé au milieu de tant de batailles, vous protégera encore une fois.” Ces paroles dites, elle embrassa son fils avec une violente émotion.”

Ne semblerait-il pas quelque page détachée d’Hommère ou de Plutarque ? Citons encore un épisode qui prend si bien sa place au milieu du grand récit de l’entreprise téméraire du courageux Empereur.

“Après avoir débarqué à Antibes, il gagne les Alpes avec la petite troupe qui l’accompagne ; il fait halte sur les hauteurs, et, épuisé de fatigue, il entre chez une vieille femme qui occupait, sur la montagne, un chalet avec quelques vaches.

“ Tandis qu’il ranimait ses forces devant un feu de broussailles, il s’adressa à cette paysanne qui ne savait pas, poursuit le narrateur, quels hôtes elle venait de recevoir sous son toit de chaume ; il lui demanda si on avait des nouvelles de Paris. Elle parut fort étonnée d’une question à laquelle elle était peu accoutumée, et naturellement elle répondit qu’elle n’en savait rien.

“ Vous ne savez donc pas ce que fait le Roi, reprit Napoléon ?”

“ Le Roi ! répartit la vieille avec plus d’étonnement encore, le Roi ! vous voulez dire l’Empereur, il est toujours là-bas.”

Cette habitante des Alpes ignorait donc que Napoléon avait été précipité du trône, et remplacé par Louis XVIII. Les témoins de cette scène furent comme frappés de stupeur en présence d’une aussi extrême ignorance. Napoléon qui n’était pas le moins surpris, regarda Drouot et lui dit : “ Eh bien ! Drouot, à quoi sert de troubler le monde pour le remplir de notre nom ?” Il sortit tout pensif et songeant à la vanité de la gloire.”

Enfin, M. Thiers représente l’attitude de la population en présence de si étranges événements. Un seul homme avec quelques grenadiers, conquérant un grand royaume, ne trouvant nulle part de résistance, accueilli par l’enthousiasme des uns, par la terreur des autres. Nous terminons par ce tableau.

“ Au milieu de la joie délirante des uns, de la consternation naturelle des autres, les patriotes éclairés qui auraient souhaité que la liberté modérée, s’interposant entre l’ancien régime et la révolution, fit aboutir leur conflit à des luttes paisibles et légales, et que ce conflit ne devînt pas un dernier duel à-mort entre la France et l’Europe, devaient être profondément attristés. Aussi la bourgeoisie, sans regretter les émigrés, sans repousser Napoléon qui lui plaisait par sa gloire, était incertaine, inquiète, sans larmes dans les yeux, sans joie au visage, et à peine curieuse, parce qu’elle prévoyait de tristes choses qu’elle avait déjà vues, et qui l’alarmaient profondément. Les événements devaient bientôt justifier ses pressentiments douloureux.

Jendi de la semaine dernière, 26 septembre, ont eu lieu à Kingston, les obsèques solennelles du Révérendissime Alexandre Macdonell, premier Evêque de cette ville et de toute la Province du Haut-Canada, mort en Ecosse, au mois de janvier 1840.

Mgr. Macdonell est proprement le créateur et le fondateur de l'œuvre du Catholicisme dans le Haut-Canada. Quand il y arriva, simple prêtre, en 1803, à l'âge de 40 ans, il n'y avait alors que deux Missionnaires dont l'un très-âgé résidait à Glengarry, l'autre à la paroisse du Détroit. A sa mort, l'illustre Prélat laissait un nombreux clergé et 48 églises.

Sans entrer dans le détail circonstancié de sa vie, nous devons ici nous borner à dire que, par ses travaux apostoliques, son zèle infatigable, son désintéressement, sa rare intelligence des affaires, sa haute capacité, et l'ascendant immense dont il ne cessa de jouir tant auprès du gouvernement que sur les populations catholique et protestante, Mgr. Macdonell fonda, établit et assit sur des bases solides les principales Institutions Catholiques, si bien développées depuis, par le zèle de ses successeurs, dans les différents diocèses érigés après sa mort, dans cette Province.

Parti pour l'Europe vers la fin de 1839, à l'âge de 77 ans, pour les intérêts de son Eglise, cet illustre Prélat mourut en Ecosse, sa patrie, quelques semaines après son arrivée.

Il était juste que l'Eglise qui avait été le principal théâtre de ses travaux, et où sa mémoire n'a cessé d'être dans la plus grande vénération, possédât ses restes mortels. Jaloux de lui restituer un aussi précieux dépôt, son troisième successeur, Mgr. E. J. Horan, à son retour de Rome, vient en effet de transporter ces restes vénérés, qui avaient été d'abord déposés à Montréal, en attendant leur translation solennelle à Kingston.

On peut dire que ce transport, à travers les différentes paroisses que jadis le Prélat avait évangélisées, a été une sorte de marche triomphale qui n'a pas duré moins de huit jours. En effet, pour satisfaire à la piété et à la reconnaissance des fidèles, on a dû permettre que le corps fut déposé successivement dans les églises de ces diverses localités, où des services funèbres ont été célébrés. Partout dans les trois comtés de Glengary, autrefois colonisés par lui, les peuples se pressaient sur son passage; plus de 100 voitures, dans l'une desquelles se trouvait un ancien serviteur de Mgr. Macdonell, ont suivi le convoi depuis Lancaster jusqu'à Williamstown.

Arrivé à Kingston le mercredi soir, 25 septembre, le précieux dépôt fut reçu par M. le Maire et par la population toute entière qui, sans distinction de rang, de condition ou de croyance, s'était portée en foule au *débarcadère*, à environ deux milles de la ville.

Dès que le corps eut été déposé sur un char funèbre richement tendu de noir et attelé de quatre chevaux, le

convoi partit, escorté des Compagnies de la *Milice-Volontaire*, sous les armes, et au son d'une musique grave et religieuse. Il parcourut lentement les principales rues de la Cité, et après une marche d'environ deux heures, arriva enfin à la cathédrale, à l'entrée de la nuit.

Le convoi fut reçu par Mgr. l'Evêque Titulaire, accompagné de six autres prélats, Nosseigneurs l'Administrateur de Québec, et les Evêques de Bytown, de Toronto, de St. Hyacinthe, de Hamilton, et celui de St. Boniface de la Rivière-Rouge. Mgr. l'Evêque de Montréal, actuellement en cours de visite pastorale, et Mgr. l'Evêque des Trois-Rivières étaient représentés par plusieurs membres distingués de leur clergé.

Autour de ces Prélats se trouvaient réunis plus de cent prêtres, venus de toutes les parties du Haut et du Bas-Canada, plusieurs Grands-Vicaires, supérieurs d'établissements, et autres dignitaires, parmi lesquels les yeux se fixaient en particulier sur le Rév. J. Angus Macdonell, Grand Vicaire de Kingston, neveu de l'illustre défunt, et héritier de ses vertus et de ses nobles qualités.

Lorsque le clergé et le convoi eurent pris place, dans le sanctuaire et dans la vaste nef de la Cathédrale, on chanta solennellement les *Vêpres-des-Morts*.

Le lendemain matin, à 10 heures, le service divin fut célébré par Mgr. Horan, au milieu d'un concours immense. La cérémonie, relevée par la majesté des chants, par la présence des sept Prélats en habits pontificaux, par cette nombreuse et grave assemblée de Prêtres et des Elèves du Séminaire en habit de chœur, fut des plus touchantes et des plus magnifiques.

L'Oraison funèbre de l'illustre défunt fut prononcée à l'issue de la Messe par le Rév. Messire Bentley, prêtre du Séminaire de St. Sulpice de Montréal.

Ce discours remarquable de composition, digne, et tout-à-fait à la hauteur du sujet, fut écouté dans le plus profond recueillement et avec le plus vif intérêt de tout l'auditoire sans exception, pendant près de sept quarts d'heure. Si, comme nous le désirons vivement, il est livré à la publicité, nous nous efforcerons d'en donner à nos lecteurs la traduction la plus fidèle possible.

Terminons en disant quelques mots de la belle séance qui a eu lieu mardi dernier au Cabinet de Lecture Paroissial.

M. Billaudèle, Supérieur *par interim* du Séminaire, présidait, ayant à ses côtés le Rév. P. Aubert, Supérieur des Oblats, M. Philbert, Grand Vicaire de Mgr. de Toronto, Prélat Ramain, et le Rév. P. Michel.

Ces Messieurs ont successivement parlé et exprimé leurs vœux pour le succès du Cabinet de Lecture Paroissial; jusqu'à présent il a accompli un grand bien; il a fait connaître des esprits distingués, des talents remarquables, et il a encouragé des travaux qui ont pu exercer une heureuse influence dans la ville sous le

rapport religieux, moral et intellectuel. Combien est-il à souhaiter qu'il continue son œuvre, qu'il encourage les essais de notre jeunesse studieuse, qu'il manifeste les bonnes doctrines, que dans l'occasion il combatte les mauvaises, et qu'il fournisse à la population intelligente et lettrée la faveur de passer d'utiles et précieuses soirées.

Après ces vœux qui ont été accueillis par des marques nombreuses d'adhésion, M. O. David, jeune étudiant en droit, membre du Cercle Littéraire, a fait une lecture qui a été souvent et vivement applaudie.

Nous la donnerons dans le prochain numéro, et nos lecteurs pourront juger du talent littéraire qui s'est si heureusement révélé.

Cette lecture était intitulée : *de la Littérature Canadienne*.

M. O. David a commencé par établir cette proposition que les peuples les plus grands, les plus admirés, les plus illustres étaient ceux qui s'étaient distingués par la culture des facultés intellectuelles. On parle de ceux qui ont mis leur recherche dans les biens matériels ; mais ceux qui se sont préoccupés des œuvres de l'intelligence, qui s'y sont livrés, qui les ont encouragés, ceux-là sont immortels. Et alors, il a comparé le peu d'estime que l'on a maintenant pour les peuples marchands de la Phénicie, de Tyr et de Carthage, avec l'admiration qu'excite encore actuellement ces grands peuples de la Grèce et de Rome, qui ont montré une si noble ambition des œuvres intellectuelles.

Ensuite, il a fait l'application de cette vérité au peuple canadien, qu'il a déclaré par la grandeur de son origine, par l'excellence de ses aptitudes, par la nature même des circonstances où il se trouve, destiné à conquérir la gloire éminente d'une mission toute morale et intellectuelle sur le Continent Américain.

Nous n'avons pas à suivre le jeune Orateur dans l'exposition de ses idées, puisque nous donnerons son travail ; tout ce que nous avons à dire, c'est qu'il s'est très-bien acquitté de sa thèse.

Son travail était fortement pensé, plein d'idées heureuses et nouvelles, mêlé de tableaux et de descriptions qui le faisaient écouter avec plaisir. Une pareille lecture inaugurerait parfaitement les séances du Cabinet Paroissial qui est, comme l'a si bien dit M. O. David, le temple élevé aux lettres et aux arts. Nous espérons que de jeunes talents viendront répondre encore cette année à un si persuasif appel.

### Essai sur l'Excellence des Mathématiques,

Par M. DESJURE Y. C. GINOUARD, Membre du Cercle Littéraire et alors Étudiant en Droit.

(Séance au Cabinet de Lecture, 17 Février 1858.)

(Suite et fin.)

EXCELLENCE DES MATHÉMATIQUES APPLIQUÉES OU PRATIQUES.

Les avantages des Mathématiques, que nous avons signalés dans

la première partie de cette lecture sont plus que suffisants pour donner de ces sciences une haute estime. Cependant il est d'autres avantages non moins réels et non moins dignes de notre attention, je veux dire les applications presque innombrables qu'on peut en faire.

Elles s'appliquent, d'abord à la *Philosophie naturelle* qui comprend la *mécanique rationnelle*, l'*astronomie* et la *physique* ; en second lieu, aux sciences techniques, au *commerce*, aux *finances*, à la *topographie*, à la *perspective*, à la *théorie des machines*, aux *constructions*, à la *ballistique*, à l'*astronomie nautique* et à beaucoup d'autres objets qu'il est impossible d'énumérer ici. "Il n'est pas, dit Liagre, une branche des connaissances humaines qui ne se laisse aborder par les mathématiques. On peut même avancer, ajoute ce savant, qu'une science est d'autant plus voisine de sa perfection qu'elle se prête plus facilement aux procédés mathématiques." D'où l'on peut conclure que les sciences, pour acquiescer tout le développement dont elles sont capables, doivent s'efforcer de se rapprocher des mathématiques pures, tendre vers elles comme vers leur principe vital.

Et quelle n'est pas leur importance dans les arts utiles ? Quels avantages n'offrent-elles pas aux personnes qui les exercent, soit dans le maniement des instruments, soit dans la construction et le jeu des machines, et dans l'ouvrage lui-même.

Nous sommes fiers de pouvoir dire ici, à l'honneur de Montréal, qu'il y a dans cette Cité des ouvriers qui appliquent, avec le plus heureux succès, les leçons élémentaires de géométrie et du dessin linéaire que leur ont données les Frères de la Doctrine Chrétienne, ces religieux si dévoués à l'instruction de la jeunesse.

De quelle utilité ne sont-elles pas dans l'art militaire ? Sans leur secours, en effet, comment mesurer la hauteur d'un mur, d'une tour, d'une citadelle dont on ne peut aborder le pied ? Par quel moyen connaître la largeur d'un fleuve sur lequel on veut jeter un pont ; la longueur d'une route fermée par l'ennemi, la portée d'un boulet, d'une bombe ; comment lever des plans, fortifier des places ?

Et qui ne connaît pas le rôle de l'arpentage dans la société ? Que de contestations ne termine pas l'arpenteur ? Il vide les difficultés qui s'élèvent entre les citoyens au sujet du mesurage ou du partage des terres, et qui sont portées devant les Cours de justice. Si les propriétaires connaissent l'art de mesurer les terres, ou les simples éléments de la géométrie pratique, ils décideraient leurs différends, seuls, et sans recourir aux procès ; ce qui, il est vrai, ne tournerait pas au profit des avocats, mais contribuerait au bonheur et au repos des familles.

Mais l'excellence des mathématiques appliquées se manifeste surtout dans la *physique* et l'*astronomie*, dans la *mécanique* et l'*architecture*.

Elle se manifeste d'abord dans la physique et l'astronomie. En effet, toutes les formules si utiles à ces deux sciences, par exemple, les *formules* pour calculer le poids que peut enlever un ballon, celles relatives aux *lentilles*, aux *miroirs ardents*, à la *vitesse*, à la *pesanteur*, etc., sont toutes le résultat du calcul. Que de problèmes ne résolvent-elles pas à l'aide de opérations mathématiques et, en particulier, du *calcul logarithmique* qui, suivant l'heureuse expression de Delambre, a doublé la vie des calculateurs ? Problèmes sur les *caloriques latents*, sur la vapeur, les gaz, et sur tant d'autres objets.

Et quelle n'est pas l'importance des mathématiques dans l'observation elle-même, à laquelle elles se sont rendues nécessaires par les instruments qu'elles lui fournissent et qui, tournés vers les corps célestes ou terrestres, ont été pour la physique, et l'astronomie surtout, la source des découvertes les plus importantes.

Enfin quelle heureuse influence n'exercent pas les mathématiques sur la connaissance des phénomènes astronomiques et physiques ! Tout, dans l'univers est disposé avec nombre, poids et mesure, suivant ces paroles du Livre de la Sagesse : "Omnia in mensurâ et numero et pondere dispositi." (c. 11, v. 21). Le monde réel, comme l'a observé plus haut M. Desdovits, exécute les lois mathématiques qui expliquent les phénomènes ou modifia-

tions physiques et astronomiques, et conduisent à des découvertes précieuses.

Il est donc évident que les mathématiques se lient essentiellement avec la physique et l'astronomie et qu'elles sont, par rapport à ces sciences, ce qu'est le tronc d'un arbre par rapport à ses branches. De même que le tronc communique les sucs qu'il pompe de la terre, aux différentes branches qui dépendent de lui, et pourroit, de cette manière, à leur subsistance et à leur développement, qui se fait de concert dans tout l'arbre; ainsi, les mathématiques donnent à la physique et à l'astronomie toute la vie et le perfectionnement qu'elles peuvent atteindre. D'un autre côté, de même que les branches, si elles sont séparées du tronc, ou si ce dernier est sans sève et sans vigueur, se dessèchent et périssent; ainsi la physique et l'astronomie, ces deux grandes branches des Mathématiques appliquées, doivent nécessairement languir et mourir si elles s'en écartent ou si ces dernières ne sont pas cultivées.

C'est ce qu'a confirmé l'expérience. Les époques de décadence des mathématiques le sont aussi de la physique et de l'astronomie; et les époques de leur renaissance et de leur perfectionnement sont en même temps celles de la renaissance et du développement des sciences astronomiques. Le siècle qui vit paraître les célèbres mathématiciens, Thalès, Pythagore et ses disciples, vit aussi la physique se débarrasser des fables et des allégories qui arrêtaient sa marche, et eut une idée générale de l'ordre qui règne dans les cieux, constaté tant de siècles après par Copernic. Quelle heureuse influence, le XVII<sup>e</sup> siècle, si glorieux pour les mathématiques, n'a-t-il pas exercé sur la physique et l'astronomie? Galilée donne les lois de la chute des corps et des oscillations du pendule; Newton, par son immortel ouvrage sur "les principes mathématiques de la philosophie naturelle"; *Principia mathematica naturalis philosophiæ*, devient le fondateur de la physique actuelle, pendant que Kepler pose les fondements de la théorie moderne sur les planètes. Et dans notre siècle de lumières et de progrès, où l'étude des mathématiques est si générale et si étendue, quels pas de géant n'ont pas fait l'astronomie et la physique?

L'excellence des mathématiques appliquées se manifeste en second lieu dans la mécanique.

On distingue deux espèces de mécanique: la mécanique rationnelle et la mécanique industrielle ou pratique. "La mécanique rationnelle, dit Jacquet, forme une branche des mathématiques appliquées ou mixtes; appliquées, parce que ses recherches sont fondées sur l'expérience et que de faits observés elle remonte, comme en astronomie, par le calcul algébrique ou géométrique, aux lois qui les enchainent; mixtes, parce qu'elle fait entrer dans ses calculs plusieurs qualités des corps qui sortent du domaine des mathématiques, comme la masse, la quantité de la matière, l'inertie, la durée, l'élasticité, le temps, l'espace, la force," etc.

La mécanique rationnelle est donc déduite des mathématiques.

D'un autre côté, la mécanique industrielle ou pratique n'est que l'application des lois de la mécanique rationnelle, à la construction et à l'usage des instruments et des machines employés comme puissance ou moteurs. C'est donc aux mathématiques, en définitive, que nous sommes redevables de toutes ces machines étonnantes, de ces énormes bateaux à vapeur dont le rôle, sur nos mers et nos fleuves, a commencé avec tant d'éclat depuis quelques années, qui bravent et le calme et les vents contraires, défient même les tempêtes, devenues impuissantes contre eux, et qui nous transportent avec tant de célérité et d'agrément; — de tous ces chemins de fer qui croisant en tous sens la surface de la terre, ont dans leur développement, dépassé les prévisions de l'homme et donné au commerce le mouvement et l'activité qu'il a aujourd'hui; — de toutes ces manufactures qui occupent des milliers de bras et produisent des effets devenus pour nous, des choses de première nécessité. Quelle ne doit donc pas être notre estime et notre admiration pour des sciences si belles et si utiles dans la vie! et cependant quelle indigne indifférence ne montre-t-on pas souvent pour elles?

Mais ce n'est pas seulement dans les arts utiles et la Philosophie naturelle que se fait sentir l'excellence des Mathématiques appliquées. Elle ne brille pas d'un éclat moins vif dans les

arts libéraux et spécialement dans l'architecture qui a joué et joue encore un rôle si important dans la société. Remontons en effet les siècles et admirons tous ces monuments éternels d'architecture. En Egypte, ces pyramides imposantes qui ont bravé les siècles; à Babylone, tous ces édifices et ces jardins élégants, suspendus dans les airs sur des milliers de colonnes; à Jérusalem, ce temple érigé au vrai Dieu par le Roi le plus magnifique. N'admirez-vous pas en Grèce le Parthénon, ces amphithéâtres, ces arcs, de triomphe, ces cirques, tous d'une architecture simple et admirable, adoptée plus tard par les Romains, qui y ont encore ajouté en grandeur et en magnificence? Voyez-vous s'élever ensuite toutes ces églises, ces cathédrales, ces basiliques, construites dans le style mauresque ou gothique. Que de beautés dans cette Ste. Sophie de Constantinople; cet amphithéâtre de Vespasien où tant de héros chrétiens ont remporté la palme du martyr; ce St. Pierre de Rome avec ses immenses de colonnes et ses statues, son dôme majestueux, ses voûtes élevées qui ont tant de fois retenti des voix et des chants des générations passées et des Pontifes Romains, où l'on semble voir encore tracée la main du grand Raphaël ou de Michel-Ange. Quelle magnificence dans cette cathédrale de Milan où l'on cherche les grandes figures d'Ambroise et de Charles de Borromée; cette Notre-Dame de Paris à laquelle se rattachent tous les souvenirs nationaux des Français; de Rheims s'offrant à nos regards avec St. Remi, Clovis et ses Francs. Qui n'a pas aussi admiré en Angleterre la cathédrale de St. Paul qui nous rappelle St. Pierre de Rome, l'abbaye de Westminster où fut immolé Thomas Morus.

Passons rapidement dans le Nouveau Monde. Il n'a pas, il est vrai, à offrir à l'admiration du voyageur des monuments aussi antiques que l'Égypte, l'Italie ou la France. Mais qui n'a pas entendu parler de cet Hôtel de ville de New-York avec les peintures et les sculptures si variées de ses salles immenses, où languissent dans les tristes ennuis de la paresse une foule de saineants. Qui ne connaît ce Capitole, où l'on croit voir encore le grand Washington poser les bases d'un vaste empire. Mais laissons-là ce peuple, avec son luxe, sa bonne chère, et ses spéculations commerciales, et jetons un coup d'œil sur le beau spectacle que la vallée du St. Laurent offre au voyageur, arrêté sur cette plaine immense et si pittoresque avec ses forêts, ses prairies, ses grands lacs, ses rivières et leurs cataractes fameuses; sur ce peuple canadien si courageux, si laborieux et si catholique; sur cette jeunesse l'espérance surtout de la littérature, des sciences et de l'industrie en Canada: principes de civilisation et de progrès qui assurent à notre patrie, et dans un avenir qui n'est peut-être pas très éloigné, une place distinguée parmi les autres peuples. Venons maintenant nous arrêter à Montréal qui, malgré ses infortunes récentes, n'en est pas moins par ses monuments, comme sous les autres rapports, la reine des cités du Canada. N'apercevez-vous pas en effet ces piliers énormes qui s'élèvent au-dessus des eaux du St. Laurent et qui annoncent l'ouvrage le plus gigantesque et le plus magnifique qui ait été exécuté en ce genre et qui puisse orner le roi des fleuves. N'admirez-vous pas cet Hôtel de-ville réputé le plus beau de ce Continent, ces banques, ces églises, dont les doubles clochers brillants et surmontés d'une croix, frappent de loin les yeux de l'étranger; cette Eglise de Montréal avec ses hautes tours, où le peuple canadien célèbre ses fêtes religieuses et nationales, et à l'ombre de laquelle grandit le cabinet de lecture paroissial dont la réputation s'accroît tous les jours. Plus loin au pied de la montagne, sur le haut d'une colline, à quelques pas du lieu où Jacques Cartier présenta jadis un chapelet à un Indien, voyez-vous commencer un monument religieux. Laissez le grandir. Il sera, comme on l'a fort bien dit, digne de regarder en face le Pont Victoria. C'est la future Cathédrale catholique qui rappellera à la postérité la plus reculée St. Pierre de Rome et le nom d'Ignace Bourget.

Ne reconnaissez-vous pas dans tous ces monuments le cachet du génie chrétien qui s'élance vers le ciel avec les flèches qu'il a élevées? Quelle force, qu'elle solidité, quelle régularité dans le tout et les parties, où règne une parfaite harmonie, où tout s'accorde et s'enchaîne comme les propositions de la géométrie, "de telle sorte, dit Breton, qu'en voyant une des parties de l'édifice

vous avez la mesure des autres, de même que la mesure d'un membre de l'homme bien fait, doit donner celle de tout son corps."

Mais comment l'artiste a-t-il pu établir tant d'ordre, de force, de solidité et de beauté ? Vous le devinez, c'est en appliquant les mathématiques. Plus la rigueur géométrique est observée dans l'architecture, plus l'ouvrage est parfait. Ce que nous avançons ici est si vrai que l'on ne peut être architecte et rester étranger aux mathématiques. Breton range au nombre des connaissances qui lui sont indispensables, le dessin linéaire et le dessin d'ornement, les mathématiques, l'optique et la perspective, qui sont une partie des mathématiques appliquées. Aux mathématiques appartiennent donc tous ces monuments éternels que nous admirons tout à l'heure, ces arcs de triomphe, ces palais magnifiques, ces églises et tous ces chefs-d'œuvre d'architecture devant lesquels l'homme s'oublie pour ainsi dire, et qui font l'admiration de tous les siècles.

C'est bien maintenant que nous pouvons dire que les mathématiques sont des sciences belles et utiles. Elles sont unes, immuables, et en un sens souverainement parfaites comme Dieu, et co-éternelles à lui, puisqu'elles sont essentiellement vraies. Elles nous montrent presque à chaque pas l'Infini, dont tout l'homme, sa pensée, comme son cœur, est si avide ; et par un avantage aussi merveilleux, elles nous font vivre, pour ainsi dire, dans les cieux. Elles développent l'intelligence du jeune homme, forment son jugement, exercent toutes ses facultés. Elles dirigent dans l'étude des autres sciences dont elles sont le principe vital ; le guident et l'éclairent dans ses autres recherches ; le maintiennent dans le chemin de la vérité et de la raison ; l'y ramènent, si malheureusement il s'en écarte, le relèvent d'un mauvais pas, lui enseignent en un mot le vrai, le beau et le juste. De plus, elles soulagent l'homme au milieu des misères de cette vie, comme dans l'architecture et la mécanique ; veillent à son repos et à sa sûreté comme dans l'art militaire ; le préservent des usurpations dans l'arpentage ; sont la base de plusieurs professions ; manifestent enfin leur utilité et leur nécessité même, en une foule de circonstances de la vie. Elles offrent encore un moyen prompt de faire fleurir les arts et les sciences et de se créer une industrie nationale.

Platon l'avait bien comprise, cette excellence des mathématiques, lorsqu'il assurait que *la divinité géométrisait sans cesse*, et qu'il écrivait sur sa porte : "N'entrez pas ici, si vous n'êtes pas géomètre." Kepler en avait peut-être conçu une idée plus sublime encore, lorsqu'il disait que "la géométrie co-éternelle à Dieu et Dieu lui-même a passé dans l'homme avec l'image de Dieu."

Qui maintenant ne se sentirait de l'attrait pour l'étude des mathématiques ? Qui n'ambitionnerait pas de les posséder afin de s'honorer lui-même et de pouvoir, ainsi que le proclame le prince des orateurs, être utile, comme Archimède et tant d'autres, à ses amis et à son pays, "*ut et vobis honori, et amicis utilitati, et Reipublice emolumento esse possitis.*"

### L'Empereur Joseph II et le maréchal-ferrant.

L'Empereur d'Allemagne Joseph II, voyageait *incognito*, en Italie, lorsque sa voiture vint à se briser sur la route, et ce ne fut qu'avec beaucoup de difficultés qu'il pût gagner un village peu éloigné. Arrivé dans cet endroit, il alla de suite à la seule forge de maréchal-ferrant qu'il y eût dans le pays, et pria l'ouvrier de vouloir bien raccommoder sa voiture le plus vite possible,

"Je le ferais très-volontiers, répliqua le maréchal, mais il est trop tard ; tous les ouvriers viennent de partir, et le garçon qui fait aller le soufflet, n'est justement pas à la maison."

"Voilà une bonne occasion pour se réchauffer," répliqua l'Empereur, en conservant l'incognito, et aussitôt il se mit à faire aller le soufflet, pendant que le maréchal forgeait le fer. Lorsque la roue fut raccommodée, ce

dernier demande six francs pour sa peine ; l'Empereur lui donne *six roubles*. Mais l'honnête forgeron s'empresse de les rendre au voyageur, en lui disant : "Monsieur, vous vous êtes sans doute trompé ; au lieu de six francs, vous m'avez donné *six pièces d'or* que personne dans le village ne pourrait me changer."

"Change-les comme tu pourras, lui répondit le Prince en montant dans sa voiture ; un Empereur doit payer cher le plaisir d'avoir fait aller le soufflet d'un forgeron."

### On peut souvent se tirer d'un mauvais pas avec un mot d'esprit.

Quelques jours après la Révolution de juillet 1830, dit Brillault dans ses *Mémoires*, je passais dans un des quartiers de Paris, fort affligé de nos discordes civiles. Un des vainqueurs, à mine un peu rebarbative, passait aussi, et je le vois s'approcher de moi avec un geste des plus menaçants.

Chacun portait alors, pour sa sûreté personnelle, des flots de ruban tricolore. Moi, je n'étais orné que de ma petite décoration de la Légion-d'Honneur, qui ne pouvait guère me servir de défense, et mon interlocuteur *sans-culotte* me le fit bien voir.

"Halte-là ? citoyen, me dit-il ; pourquoi n'as-tu pas sur ton habit le signe de la liberté ?"

Sans me déconcerter, je le regarde, et je lui réponds en riant. "Citoyen, c'est pour prouver que je suis libre." A cette réplique inattendue, il s'arrête, laisse tomber son bras déjà levé sur moi, et *Jean s'en alla comme il était venu*.

### Bravoure et intrépidité du soldat français.

C'était pendant la bataille de Magenta ; la mêlée était horrible autour de la gare du chemin de fer, et à mesure que les régiments français s'avançaient, on s'efforçait d'enlever les blessés restés derrière. Cependant les retours de l'ennemi étaient à craindre, et il fallait sauver les malheureux blessés, qui pouvaient à chaque instant, trouver la mort sous les pieds de leurs camarades. Un Officier s'approche d'un soldat qui, agenouillé près de son fusil, faisait de son mouchoir un bandeau pour s'envelopper la tête. Un coup de baïonnette lui avait traversé la joue droite ; un flot de sang s'échappait de l'œil ; la paupière battait péniblement.

Que fais-tu là ? s'écrie l'Officier, éloigne-toi et va à l'ambulance.

A l'ambulance ! répond le soldat étonné. Pourquoi ? Ton œil est perdu.

Oui, mais l'autre est encore bon ! et se redressant vivement, en baragouinant quelques mots allemands, c'était un Alsacien, il saisit son fusil, et, d'un geste énergique, il indique qu'il pouvait encore viser. L'officier sourit et s'éloigne. En même temps l'Alsacien prend sa course, et, à vingt pas de là, il décharge son arme.

Un quart d'heure après, la gare de Magenta était au pouvoir des Français. Cependant la dernière balle partie du côté des Autrichiens, vient frapper au bras gauche un soldat qui s'efforçait de grimper aux fenêtres d'un des bâtiments de la station. L'infortuné pousse un cri et roule par terre. Un Officier accourt et le relève.

Ah ! c'est vous, mon Capitaine ? dit le soldat, qui n'était autre que l'Alsacien. Merci ! mais les gredins m'ont bien touché !

Eh bien ! en as-tu assez maintenant ? dit le Capitaine. Pour toute réponse le soldat cherche son fusil ; l'ayant aperçu, il le prend lestement de sa main droite, fait le moulinet comme un bâtoniste, et se contente de dire presque en souriant : " Ce n'est que le bras gauche, Capitaine, et l'autre est encore bon, et de nouveau il court au feu.

Le Capitaine, émerveillé, le suit. Mais hélas, il le voit tomber encore une fois : ce devait être la dernière, il venait d'être atteint en pleine poitrine.

Pauvre garçon ! s'écrie l'Officier en se penchant vers lui.

Le soldat l'entend, et il a assez de force pour répondre d'une voix mourante :

" Capitaine, faut pas m'en vouloir ; car, si je m'étais retiré à l'ambulance ils en auraient touché deux autres, tandis qu'avec moi ça été du plomb de perdu : Je devais mourir !... priez pour moi, et il rendit le dernier soupir.

Que dire de ce brave qui, en mourant, se réjouit si naïvement de son courage, et ne voit dans sa mort que le salut de deux camarades et que du plomb perdu pour l'ennemi !

— Nous lisons dans le *Rapport sur les progrès des Travaux de Colonisations*.

L'étendue des chemins de Colonisation ouverts, depuis 1854 sous la direction de ce Bureau jusqu'à cette année 1861, montre que nous ne sommes pas tout-à-fait stationnaires dans cette partie si importante pour le bien du pays : ainsi

En 1854.....	342½	milles.
1855.....	242	"
1856.....	179	"
1857.....	276	"
1858.....	110½	"
1859.....	133½	"
1860.....	174½	"

1458 milles ou 486 lieues.

#### ELOGE DU GRAND CONDÉ.

On promet mille écus à celui qui ferait sur les victoires du grand Condé, la meilleure inscription à placer au dessus de la porte du château du Prince à Chantilly. Un Gascon lui fit ce quatrain :

Pour célébrer tant de vertus,  
Tant de hauts faits et tant de gloire,  
Mille écus ! ma foi, mille écus !  
Ce n'est pas un sou par victoire.

#### EPITAPHE BADINE.

Le Maréchal de Toiras, un des plus grands capitaines de Louis XIII, fut tué dans le Milanais, devant la forteresse de Fontanette dont il faisait le siège. On lui fit cette épitaphe :

Ici git l'hercule français  
Renommé par toute la terre,  
Qui fut la terreur des anglais  
Et un puissant foudre de guerre.  
C'est cet invincible Toiras  
Dont le déplorable trépas  
Rendit notre France explorée  
Et lui fit dire, dans son mal :  
" Jamais je ne fus plus ferrée  
" Que quand j'avais ce maréchal."

#### BIBLIOGRAPHIE.

*La clef de la science*, ou les phénomènes de tous les jours expliqués par la Dr. E. C. Brewer. 3e édition revue, corrigée et augmentée par M. l'abbé Moigno : ouvrage dédié à Napoléon III. 1 vol. in-18o anglais, chez J. B. Rolland et Fils, libraires.

Rien de surprenant et de plus instructif et de plus amusant en même temps qu'un livre qui explique les phénomènes de tous les jours, qui communique la science à son lecteur en l'amusant, pour ainsi dire. On vous dit, par exemple, pourquoi la neige est blanche ; pourquoi une rose est d'un rouge vif et tendre ; pourquoi les feuilles des plantes sont vertes, et qu'une primevère est jaune, etc. Nous savons qu'une flûte produit un son musical, et une cloche sèlée un son discordant ; que le feu est chaud ; que la glace est froide et une bougie lumineuse ; que l'eau bout lorsqu'elle est soumise à l'action de la chaleur et que le froid la fait geler. Mais quand un enfant nous regarde fixement et nous demande la raison de ces phénomènes, combien de fois, ne pouvant la trouver, lui imposons-nous silence, traitant de ridicules les questions que nous adresse sa naïve curiosité ! Le but de ce livre est de résoudre plus de deux mille questions de ce genre (pour lesquelles la demande est plus facile à faire que la réponse) dans un langage qui est également à la portée d'un enfant et à la hauteur de l'intelligence du savant. Pour s'assurer la plus grande exactitude dans les réponses, l'auteur de ce livre a consulté les écrivains modernes les plus estimés, et chaque édition, y compris cette troisième, a été revue par des hommes du plus grand savoir. Dans un ouvrage comme celui-ci, où il n'est traité que de sciences physiques, et matérielles, puis qu'elle sont pour mobile la chaleur, la météorologie, l'acoustique, l'optique, le magnétisme, la chimie organique et inorganique, la physiologie, etc., etc., dans un ouvrage de ce genre, dis-je, on ne s'attend guère à trouver même un seul mot de morale. Mais détrompez-vous, *La Clef de la Science*, tout en cultivant l'intelligence, sait aussi cultiver le cœur et lui suggérer des réflexions qui attestent que l'auteur est fervent catholique, mérite admirable dans un ouvrage de science.

L'ECHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL, revue hebdomadaire, publiée par J. B. Rolland & Fils, 6, rue St. Vincent, Montréal—Abonnement : \$2 par année, payables d'avances.

Des Presses à air dilaté d'Euclide Sénécal, 4, Rue St. Vincent, Montréal